

« Le Saperleau »

Jean Cléo Godin

Numéro 42, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26947ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Godin, J. C. (1987). Compte rendu de [« Le Saperleau »]. *Jeu*, (42), 172–173.

puissance et le plaisir de s'abandonner à la complicité. Mais le texte, solidement relevé et articulé sur un système très habile de digressions, ainsi que la mise en scène, qui arrive à donner vie à l'espace ingrat où s'ébaudissent nos trois luronnes, finissent par avoir raison de toute résistance, et un malin plaisir prend le dessus.

Francine Côté, Dolorèse Léonard et Pierrette Venne se sont entièrement livrées au jeu de cette bouffonnerie. Avec fougue et générosité, elles ont abandonné toute image flatteuse et adopté ces bosses, ces tares et ces disgrâces qui caractérisent leurs personnages. Il s'agissait pour elles de relever des défis difficiles: celui de conserver l'intérêt du spectateur tout en renonçant à le séduire, sinon par un renversement des artifices habituels; d'entrer dans la peau de clochardes presque interchangeable, toutes trois facétieuses, médisantes et polyvalentes tout en préservant la singularité de chacune; de retirer au spectateur les balises où il pourrait se retrouver, en faisant ce qu'il faut pour qu'il demeure émotivement disponible. Car en exposant de manière grotesque les ficelles du pouvoir religieux, elles évoquaient et dénonçaient aussi celles du pouvoir politique et de tous les pouvoirs.

Ce spectacle m'a plu autant qu'il m'a étonnée. Par sa joyeuse méchanceté, il me rappelle certain film d'Ettore Scola; par son esprit dévastateur, le vitriol britannique des Monty Python.

solange lévesque

«le saperleau»

Texte de Gildas Bourdet. Mise en scène: Alain Milianti et Gildas Bourdet; décor: Joël Pitte et Gildas Bourdet; costumes: Françoise Chevalier; éclairages: Joël Pitte; dramaturgie: Anne-Françoise Benhamou. Avec Françoise Bénéjam (Apostasia la Ventrasse), Christian Drillaud (El Narrador), Agnès Mallet (Morvianne) et Guy Perrot (le Saperleau). Spectacle de la Salamandre (Théâtre national de la Région Nord/ Pas-de-Calais), présenté par la Société de la Place des arts, en collaboration avec l'Office des tournées du Conseil des arts du Canada, l'Association française d'action artistique du ministère des Relations extérieures et Spedici, au Théâtre Maisonneuve de la Place des arts, du 24 au 27 septembre 1986, ainsi qu'en tournée canadienne.

ça perle au diable!

Il y a dans cette pièce deux personnages féminins, Morvianne et Apostasia dite la Ventrasse. Vous voulez savoir ce qui les distingue l'une de l'autre? La première est une «jeune femme», l'autre une «femme jeune». Deux personnages masculins, aussi. L'un, dit le Saperleau (rôle titre), est décrit comme «un homme»; du second, chien-narrateur dit El Narrador, on nous apprend que «le rôle sera tenu par un homme», ce qui est bien rassurant. Je ne crois pas qu'il faille en savoir davantage: «O qué ça va ô qué ça va oqué?»

Comment parler d'un tel spectacle, vu cinq mois plus tôt? Je me souviens de ce décor tout en miroirs et panneaux pivotants, pour que tout tourne en rond comme les mots, comme les personnages sens dessus dessous, sens devant derrière. Je tendais l'oreille pour entendre les mots cachés, pour saisir le sens travesti, mais c'est sacrement difficile. Comme dit Apostasia, «c'est trop tempoireauté, le Sapermol!» Plus brutal, plus direct (un homme, quoi!), le Saperleau dit plutôt: «Est-ce que j'enpuide à opinionner un discutiment?» De désespoir ou d'épuisement, Apostasia va là-dessus s'évanouir (en français dans le texte), non

sans avoir abattu son jeu: «Ta monstrosité affrovable me féroce la palpitérine, je sens que je défanouille». Quel drame!

Est-ce du langage exploré? Que nenni, puisqu'il ne s'agit pas de véritable création, de non-sens assonancé: plutôt, de transformations et de déformations et, contrairement à ce qui se passe chez Gauvreau, on comprend parfois... Il faut peut-être penser à Ducharme et à sa façon de voir *vent* dans *venger* ou *pomme* dans *pommade*: additionnez-en cinq dans une seule phrase et vous aurez déjà créé passablement de confusion. On peut aussi penser au verlan, bien que l'envers ne soit pas toujours sûr! Ce langage rappelle davantage Queneau, un Queneau qui érigerait en système syntaxique la contrepèterie ou, comme disait l'autre, l'accumencellement... Enfin, et surtout, on pense à l'argot parisien; et c'est là que nous, pauvres joualisants, nous perdons l'avantage. «Ah la miarde! La miarde, ah la miarde en laquelle j'en suis fourru de part en autre!»

La critique parisienne, fort savante comme chacun sait, a parlé d'un «hommage au salace rire moyenâgeux» (*le Monde*) ou

d'une «nouvelle commedia dell'arte» (*le Parisien libéré*). Moi, j'y ai vu tout autre chose, je crois: une suite de situations dramatiques parodiées où l'excès du mélodrame côtoie les techniques de séduction du boulevard et les clichés tirés de séries policières. La mise en scène, sorte de mélange des genres également, nous montrait une Morvianne au jeu de poupée mécanique, un El Narrador plus réaliste et un peu effrayant, un Saperleau moitié marionnette et moitié humain, une Apostasie hystérique. Au total, cela donnait un spectacle fou, mais savamment articulé et un peu froid, avec un petit air de démonstration: tout le contraire, il me semble, de la fraîcheur et de la spontanéité paysannes de la commedia dell'arte.

jean cléo godin

Hystérie, parodie et mélange des genres: Morvianne, El Narrador, Apostasie et le Saperleau dans leur décor de verre. Photo: Marc Enguerand.

